



# Voyage d'étude 16-16

---

3M05 - 3M12



# Mémoires du front

---

## *Verdun*

Nous nous approchons de Verdun ; à un siècle de distance, nous vieillirons quelques photos pour rencontrer la mémoire des lieux, saisir en un faux grain de pellicule la vérité de ceux qui ont souffert sans entrer dans le cadre d'une image. « Si tes photos ne sont pas assez bonnes, c'est que tu n'es pas assez près. » Ainsi s'exprimait Robert Capa, qui partagea le quotidien des Républicains espagnols, des soldats américains débarquant sur Omaha Beach – avant que Spielberg n'y cherche son soldat Ryan –, pour s'en aller mourir en Indochine. La proximité dont parle le reporter de guerre s'appliquerait-elle aux traces de la guerre des tranchées ? Serons-nous assez près par l'imagination, par l'envie de comprendre et par la nécessité d'oublier... ?

Nous sommes l'escouade Charly partie du Gymnase de Morges à 5h30, le dimanche 20 mars 16. Il y a cent ans, c'étaient les 300 jours de Verdun. Nous prenons la route par Bar-le-Duc, la Départementale 1916. 50 km de voie sacrée bornée du souvenir du va-et-vient incessant entre le front et l'arrière. Nous sommes la noria qui ne ravitaille plus Verdun.





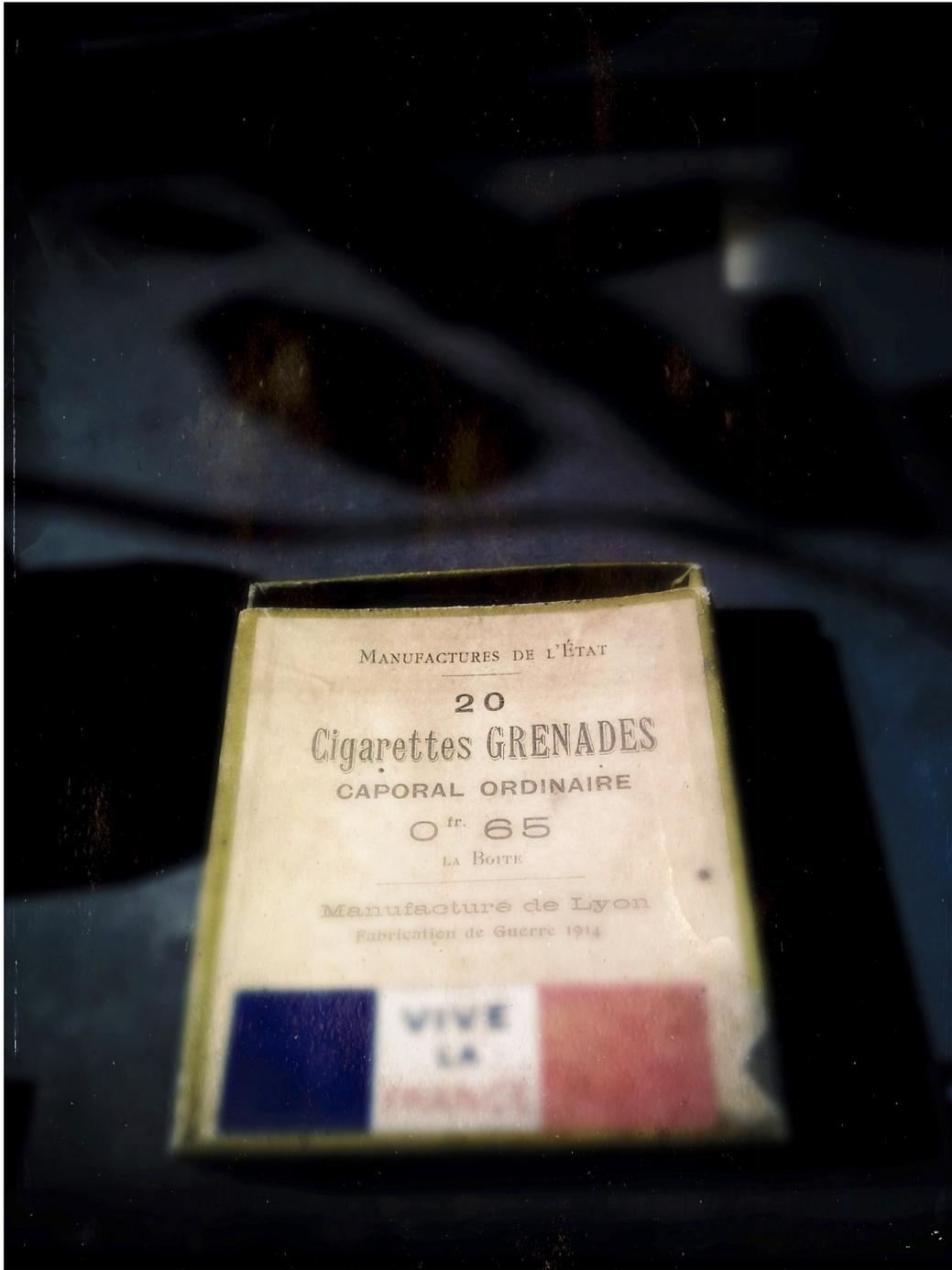
On s'agite dans le car :

« C'est à l'avant qu'on chante qu'on chante,  
C'est à l'avant qu'on chante le plus fort.  
C'est à l'arrière qu'on chante qu'on chante,  
C'est à l'arrière qu'on chante le plus fort. »

Et on avale les km creusant un sillon dans nos consciences, duquel s'élèvent d'autres voix :

« Adieu la vie, adieu l'amour,  
Adieu à toutes les femmes  
C'est bien fini, c'est pour toujours  
De cette guerre infâme  
C'est à Verdun, au fort de Vaux  
Qu'on a risqué sa peau  
Car nous sommes tous condamnés  
Nous sommes les sacrifiés (2) »

Plus de deux poilus français sur trois sont passés par Verdun, par division de 13'000 hommes à tour de rôle. Embarqués à bord des camions depuis les cantonnements du sud de la Meuse et, déjà, happés le long de la voie sacrée par le grondement permanent des canons.



130'000 corps en morceaux gisent dans l'ossuaire de Douaumont. Comment les a-t-on comptés ? Si on ajoute les 16'000 corps enterrés individuellement, les comptes morbides de l'histoire ne sont pas justes pour autant... puisque 300'000 hommes sont morts ici (3) en dix-huit mois, sans que le cours de la guerre sur le front de l'ouest ne soit bouleversé... Français ou Allemands, ils sont morts anonymes le plus souvent, dispersant leurs restes sur le champ de bataille. Dans la Grande Guerre industrielle, seule une minorité d'entre eux a donné la mort. *Certains ont tué. Comme ceux qui veulent vivre* (4). Tous ont connu les déluges apocalyptiques des bombardements de l'artillerie, une vie souterraine plongeant aux sources de la terreur où se rejoignent le plus archaïque et le plus moderne, où se consume ce qui reste d'humain dans l'animal rendu à la fange originelle (5).

Au Mémorial franco-allemand qui vient d'ouvrir ses portes, les mots de quelques-uns résonnent encore... Comme ceux d'Otto Reipert :

« Nous sommes ensuite arrivés dans des trous creusés dans la terre, déjà effondrés par les obus. Dans cette obscurité, personne ne savait où se terrer et il était impossible de rester là, en plein champ. » (16 avril 16)

Mais les lettres de Maurice Drans, qui avouera plus tard « grince[r] des dents pour ne pas pleurer » (6), parlent d'amour dans l'enfer de Verdun :

« Mon tout-petit

Je lève mes yeux vers le ciel de miséricorde, vers ton regard bleu, exprimé, au-dessus de la guerre, au-dessus du méchant monde, en une invocation muette et fervente. J'appelle ta tendresse, toute la vertu de ta jeune présence. Elle est si belle et troublante ma petite fiancée ! J'égraine le rosaire de tes prières illuminées. J'épelle ton amour de vingt ans avec les lèvres de ma jeunesse croyante. Je me dis avec extase qu'avec toi seule je puis créer le bonheur de vivre, si je reviens ! Grâce à toi, penchée vers moi comme un miracle, s'accomplira mon miracle de vivre. Je vais tellement avoir foi que le bon Dieu me gardera, aura pitié des deux enfants qui s'aiment. Et puis ce sera la paix mon amour. Va, sèche tes beaux yeux. Prépare tes petites mains roses à me conduire tout le long du beau voyage. Donne-moi tes lèvres encore et encore et murmure : "Je t'aime !" (7) . »



Fleury, Douaumont et Vaux sont désormais des villages fantômes sur la ligne du front disparu, broyés dans les tonnerres de Verdun. La forêt a repoussé sur les stigmates de la terre et l'éclat des chairs disloquées d'obus ; elle ondule de ses mousses comme les vagues d'une mer agitée. Nous pourrions nous y noyer. Est-ce pour éviter les gouffres du souvenir des vivants et des survivants, ou pour guider les morts vers une autre transcendance qu'on érigea, entre 23 et 32, une tour massivement dressée au-dessus des ossements de Douaumont ? C'était l'époque où l'Europe couvrait son homme nouveau sous les braises à peine refroidies de la der des ders qui ne resterait pas la dernière.

Quant au fort de Douaumont, nous y accédons par un petit chemin de pierre bordé de barbelés rouillés comme des toiles d'araignées, où viendraient se crucifier quelques insectes amnésiques. Dans ce lieu de résistance héroïque, le regard se cogne au paysage et rebondit sur les courbes d'obus sculptées, à moins qu'il ne s'égaré dans les orbites vides des cloches d'acier cabossées. Là, l'histoire ne s'observe qu'en un champ rétréci. Peu de mots prennent corps, de peur de ne pouvoir endiguer les torrents de boue charriée par des générations d'hommes. Le devoir de mémoire n'est pas une eau claire qui s'écoulerait pacifique et salvatrice. On ne s'y ressource qu'avec grandiloquence et chargés de nos propres désespoirs, ou d'intérêts politiques plus discutables encore. Pourquoi se souvenir ? Non pas pour retenir, mais pour laisser partir. Pour épurer la terre de nos souffrances et lui rendre la lumière de nos ombres amassées au siècle des siècles. Amen.

C'est un « petit berger des Landes » qui avait « fait comprendre [à Cendrars] que si l'esprit humain a pu concevoir l'infini c'est que la douleur du corps humain est également infinie et que l'horreur elle-même est illimitée et sans fond » (8). Dans le meilleur des cas, la mémoire n'est alors qu'un îlot de conscience dans un océan d'oubli ; un espace où une transformation s'avère possible, alchimie du temps où le présent panse le passé douloureux.



## *Bruges*

Nous avons mangé et dormi à Verdun, à l'heure où les roulantes ont déserté les lieux et les cagnas sont assainies. Face à nos fenêtres, un merle chante le retour du printemps dès le lever du jour, ressuscitant – comme pour Cendrars au Jardin du Luxembourg (9) – les rires et la poésie du monde. Dans la salle du petit-déjeuner, ce lundi 21 mars, apparaît à l'écran Salah Abdeslam, incarcéré depuis deux jours à Bruges. Terroriste errant le temps d'un hiver, il aurait « pleuré la mort de [son frère] Brahim, qui s'est fait sauter le 13 novembre 2015 à Paris sans tuer personne » (10).

Nous partons à Bruges pour une trêve culturelle et gastronomique d'une journée. Bruges la préservée, ville musée sans les sutures de la guerre. Bruges la médiévale, méprisée par Maximilien d'Autriche au bénéfice d'Anvers. Bruges la catholique, aux odeurs d'encens et de bière, où les pauvres prient pour les riches en guise de loyer, où les béguines flamandes se promènent autour d'un parterre de jonquilles. Ville de canaux où l'eau reflète les humeurs du ciel dans la plus grande tranquillité. Nous y avons vu le Christ aux genoux polis par les attouchements des fidèles et croyons, un instant, à la paix des hommes de bonne volonté. Vu aussi les quatre cavaliers de l'apocalypse dressés sur leur monture famélique.

« L'heure du destin. Et quand l'heure sonne tout s'écroule. Dévastation et ruines. C'est tout ce qui reste des civilisations. Le Fléau de Dieu les visite toutes, les unes après les autres. Pas une qui ne succombe à la guerre. Question du génie humain. Perversité. Phénomène de la nature de l'homme. L'homme poursuit sa propre destruction. C'est automatique. Avec des pieux, des pierres, des frondes, avec des lance-flammes et des robots électriques, cette dernière incarnation du dernier des conquérants. Après cela il n'y aura peut-être même plus des ânes sauvages dans les steppes de l'Asie centrale ni des émeus dans les solitudes du Brésil (11). »

8h50, mardi 22 mars dans les couloirs du St Christopher's Inn-Bauhaus, la voix de Nastassia relaie l'info qui, grâce à la connexion wifi, s'inscrit via les applications de nos Smartphones : « il y a eu un attentat ; deux explosions à l'aéroport de Bruxelles. »

















VISA

VISA  
THE BOY  
STREET  
LONDON

take away  
HOT  
CHOCOLATE  
&  
FINE  
COFFEE  
at noon



## *Ypres*

9h, le car nous emmène à Ypres, dans les champs des Flandres où sont tombés 550'000 des dix millions de soldats morts durant la Grande Guerre. Ces hommes pouvaient être Belges, Français, Britanniques, Allemands ; en raison des réalités géopolitiques et coloniales de l'époque, ils pouvaient aussi être Australiens, Néo-Zélandais, Sud-africains, Pakistanais, Indiens, Népalais, Chinois, Algériens, Tunisiens, Marocains, Zouaves, tirailleurs sénégalais ou malgaches, Portugais, Américains... On pourrait ajouter encore quelques prisonniers italiens et russes. C'est à Ypres que l'avancée des troupes allemandes, qui envahissent et occupent la Belgique en violant sa neutralité, est arrêtée par l'armée belge, les troupes britanniques et françaises ; figeant par là le conflit et les 800 km du front occidental, de Bâle à la mer du Nord – que nous ne verrons pas dans ce voyage. Grâce au cours de l'Yser, les Belges provoquent une inondation qui permettra de repousser les Allemands. La première bataille d'Ypres (octobre – novembre 14) a commencé.

9h11, au cœur du quartier européen de Bruxelles, une explosion retentit à la station de métro Maelbeek.

Dans la guerre des tranchées, les offensives sont difficiles et extrêmement coûteuses en vies humaines. Pour percer les lignes adverses, le feu de l'artillerie et celui des mitrailleuses ne suffisent pas. « *Question du génie humain. Perversité. Phénomène de la nature de l'homme. L'homme poursuit sa propre destruction.* » Et le chimiste allemand Fritz Haber met au point une nouvelle arme, permettant à la guerre de franchir un seuil inédit de violence. Ainsi, lors de la deuxième bataille d'Ypres (22 avril – 24 mai 15), le gaz sera utilisé pour la première fois. Bekhti Beloued meurt pour la France, asphyxié au chlore, le 22 avril. On crie au scandale devant « la violation des Conventions de la Haye qui interdisent l'usage d'armes empoisonnées » (12) et on développe des répliques en cachette...



Bientôt en Artois et en Champagne, où Cendrars perdra son bras droit, pleuvront des obus toxiques sur les tranchées allemandes. « *Question du génie humain.* » Clara Immerwahr, l'épouse de Fritz, se suicide le 2 mai 15. Elle a 44 ans, des peines de cœur ou des problèmes de conscience ; les sources ne sont pas claires sur les mobiles de son acte... Mère d'un adolescent de 13 ans, juive d'origine comme son mari, elle a été la première femme à obtenir un doctorat en chimie à l'université de Breslau. Fritz recevra en 18 – sans rancune donc – le Prix Nobel de chimie, sera contraint à l'exil en 33 et mourra peu après, non loin de Bâle. « *L'homme poursuit sa propre destruction.* » Et quand le canari chante, il tombe le masque au groin de cochon.

A Dixmude, nous sommes guidés le long du Boyau de la Mort, morceau conservé et restauré du dispositif belge de défense. « Les sacs de jutes remplis de sable utilisés pour édifier les parapets » ont été remplacés par des sacs de ciment (13). Ici en raison de la nature du sol, la tranchée n'est pas à proprement dit une excavation. On s'enterre difficilement dans le plat pays, mais on apprend à se protéger. Ici un seul pigeon tué, pour les hommes on n'a pas su exactement. Le coin était dangereux parce que stratégique, une percée décisive du front aurait pu y être tentée.

La tension monte autour du km 16 qui « faisait face à la tête de pont allemande sur la rive gauche de l'Yser » (14). Les **SMS** et autres What's up commencent à affluer sur nos téléphones portables. On s'inquiète les uns des autres, des camarades sont à Bruxelles, nos proches, nos collègues et la Direction du Gymnase nous savent en Belgique. Les informations fusent et gonflent des échos de leurs propres résonances et approximations. Confusions. Le niveau d'alerte est maximum dans toute la Belgique, où la grande peur djihadiste s'est infiltrée.







« Il faut éviter en tout cas Anvers... très sensible aussi... » (10h11).

« Il faut éviter les lieux où il y a la foule... » (10h18).

« Le gouvernement demande à tous les habitants de rester où ils se trouvent » (10h33).

« On parle de 13 morts à l'aéroport et 35 blessés et 10 morts dans le métro » (10h35).

« Là il ne se passe plus rien » (10h37).

Au Boyau de la Mort, Belges et Allemands n'ont de cesse de renforcer leurs dispositifs de défense. La « Souricière » belge se visite « avec ses postes d'observation et de tir », elle « devait empêcher toute attaque surprise » ; de même que la « Redoute du Cavalier », « une puissante position fortifiée à l'entrée du Boyau » (15). 50 mètres séparent les postes avancés des belligérants. Les combats n'en seront que plus acharnés. La tranchée allemande n'est pas conservée ; les Belges ont préféré immortaliser la visite du Roi Albert et de la Reine Elisabeth qui tenaient à reconforter leur armée jusque dans le lugubre Boyau. Au même endroit, Léna tient dans la main la pâquerette en souvenir des soldats belges tués durant la Grande Guerre... Non loin de la « Souricière », à la tête de sape du Boyau, on a érigé une borne commémorative en 21 ; elle « est coiffée d'un casque belge et gravée sur ses flans d'une gourde, de quatre grenades et d'un masque ». « Ici fut arrêté l'envahisseur » (16), disait une inscription martelée en 40, au retour dudit envahisseur...

« Les autorités belges demandent aux gens de rester où ils sont... mais ça c'est moi qui le dis » (11h17).



Le musée à Dixmude ferme pour cause d'attentats. Plus possible d'accéder aux toilettes. Il faut faire le point avec le groupe. Remontons dans le car, rassurons et décidons de poursuivre en direction du cimetière militaire de Tyne-Cot.

« A Bruxelles le ministre vient de demander aux gens de ne plus bouger » (11h38).

Charly emprunte les chemins de traverse et allume la radio, déjà les experts sont à l'antenne pour des analyses à chaud. Nous n'apprenons rien de déterminant. La campagne défile. Nous traversons des villages entre des dizaines de cimetières militaires. Pierre a une impression de déjà vu, il est venu dans le coin avec Google map.

« I died in hell. They called it Passchendaele », se souvient Siegfried Sassoon à l'heure de l'armistice. Il est venu dans le coin entre juillet et novembre 17, quand Sir Douglas Haig, commandant en chef des forces britanniques, veut percer le front et prendre aux Allemands le village de Passchendaele situé à 8 km. C'est la troisième bataille d'Ypres. 100 jours de folie sanglante pour dissoudre sous la pluie et dans la boue plus de 100'000 vies du seul côté des Alliés. 1'000 par jour ou 12'500 pour chaque km repris. Début juillet, les Allemands avaient déjoué les protections respiratoires des masques développés depuis 15. Leurs chimistes ont inventé l'ypérite, « un liquide huileux à base de sulfure d'éthyle dichloré », un « gaz de combat vésicant, persistant et insidieux » (17). C'est le fameux gaz moutarde... qui torture le poilu en pénétrant directement dans les pores de sa peau, brûlant ses yeux avec ses poumons. Il faudra désormais offrir au poilu des protections plus conséquentes (guêtres, gants, lunettes), qui contribueront à l'isoler davantage et à user ses dernières forces morales (18)... Dans cette guerre que l'on dit totale, la mort vous tombe dessus par l'éclatement du métal ou au-dedans par ce que le corps respire à votre insu. « *Perversité. Phénomène de la nature de l'homme.* » L'ennemi demeure le plus souvent invisible, la mort s'avancant seule hors de la tranchée, fausse frontière et tombeau ouvert.

« Ils parlent de fermer complètement la frontière France-Belgique... mais pas très clair » (11h49).

« Là je vais couper un moment » (11h49).



Tyne-Cot, cimetière militaire britannique près de Passenchendaele, le culte des morts y prend des formes géométriques très blanches, avec lesquelles le coquelicot contraste par la couleur et l'extrême fragilité. Un coquelicot que l'on cultive en couronne mortuaire de papier rouge sang, ou que l'on plante au cœur de petites croix de bois. Car la mémoire britannique de la Grande Guerre s'enracine dans le poème du Major canadien John McCrae, rédigé lors de la deuxième bataille d'Ypres, en hommage à un camarade :

« In Flanders' fields the poppies blow  
Between the crosses, row on row,  
That mark our place ; and in the sky  
The Larks, still bravely singing, fly  
Scarce heard amid the guns below.

We are the dead. Short days ago  
We lived, felt dawn, saw sunset glow,  
Loved, and we loved, and now we lie  
In Flanders' fields.

Take up our quarrel with the foe :  
To you from failing hands we throw  
The torch, be yours to hold it high.  
If we break faith with us who die  
We shall not sleep, though poppies grow  
In Flanders' fields. »

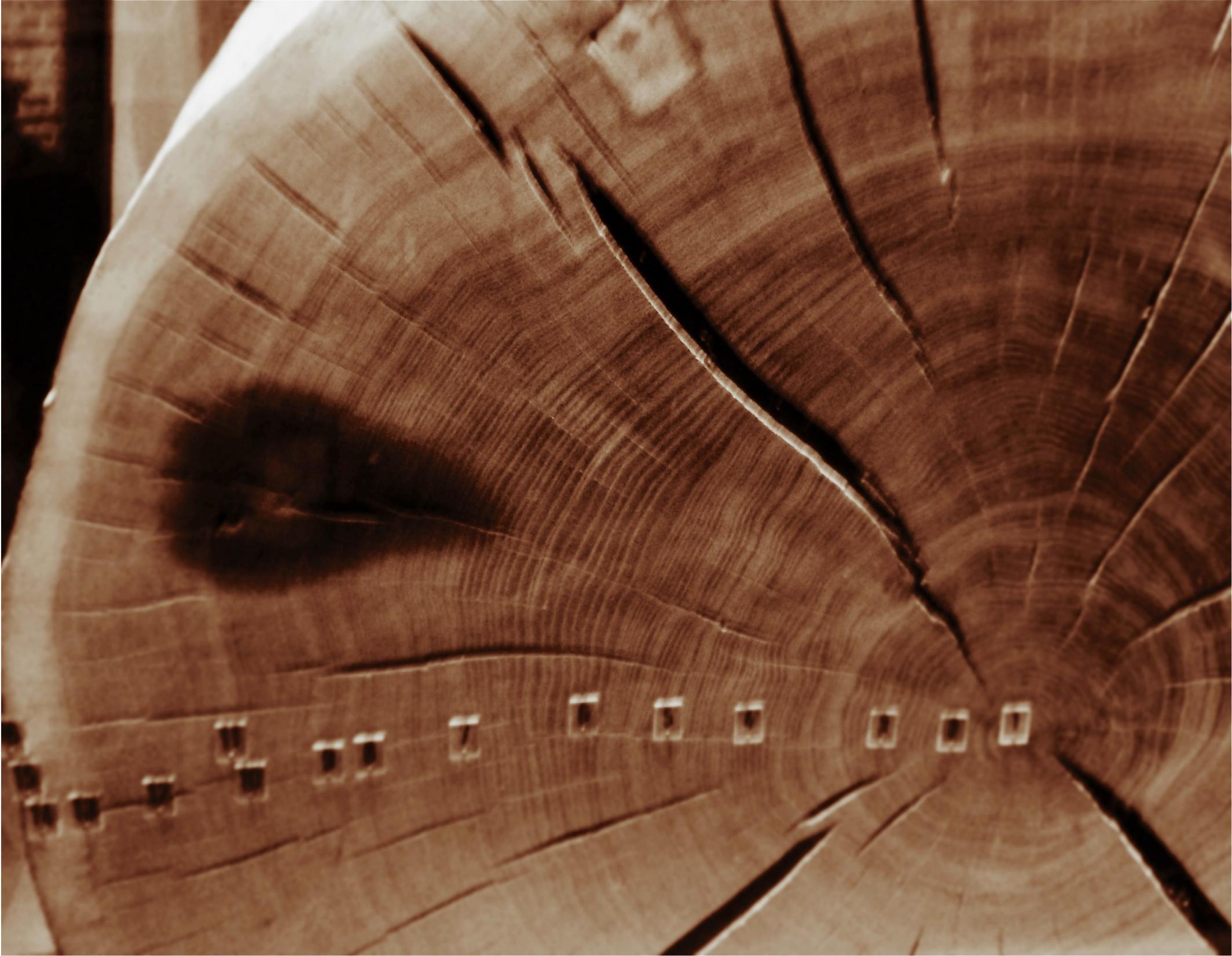
Quand McCrae, médecin biologiste engagé volontaire, décède le 28 janvier 18 à l'hôpital militaire de Wimereux, il a 45 ans et le grade de lieutenant-colonel... Au champ d'honneur les colchiques sont fanés depuis longtemps. Ils repousseront étalant leur saignée dans la terre des Flandres qui ne peut pas encore oublier. On y enterre en 98 des soldats de 14-18 dont les ossements apparaissent lors de fouilles archéologiques. On y meurt par accident à cause des mines et autres engins de destruction qui remontent à la surface. La terre apparemment ne métabolise que lentement la folie des hommes.



Quant au chêne du château d'Elverdinge, planté en 1760, abattu en 94, il présente à la coupe des taches sombres comme encodées dans les cernes de l'hiver 17-18. Traces des tissus blessés sous l'impact des tirs et des éclats d'obus auxquels il a néanmoins survécu. La nature comme la matière est débordée par la masse des disparus. A Tyne-Cot, il faut graver les noms de 35'000 morts de plus, sans sépulture. A la porte de Menin (19), il faut graver les noms de 54'896 soldats britanniques et du Commonwealth tombés sur le front d'Ypres avant le 15 août 17, sans sépulture. Ainsi nous encodons et célébrons dans la pierre de nos monuments l'impact de la guerre industrielle, mais les sillons du passé dans nos mémoires s'effacent au fil des générations, les tissus cicatrisent, jusqu'à ce que soit abattu le vieil homme en chacun de nous. Or, si le *Last Post* sonne depuis 28 sous la porte de Menin, chaque soir à 20h, c'est que le vieil homme a encore des choses à nous dire... Au son de la cornemuse, ces choses nous sont un peu plus audibles pour que les sillons effacés montent à nos consciences, où l'alchimie devrait pouvoir s'opérer. La mission de l'homme n'est peut-être pas autre chose qu'une longue quête pour transformer sa nature de plomb en or.

**« POSEZ-VOUS LA QUESTION [...] DE LA PERTINENCE  
D'INTERROMPRE VOTRE VOYAGE ET DE RENTRER PLUS  
TÔT » (12H40).**

Nous décidons de maintenir le programme ce 22 mars 16, nous sentons combien le terrorisme instille la peur et prenons la mesure de nos responsabilités. Nous sommes comptables de la vie de nos élèves, comme Cendrars de celle de ses hommes (20). Mais qu'avons-nous à craindre à Ypres dans les hécatombes du siècle dernier ? L'actualité connectée à chacun de nous génère une réalité éclatée, dans laquelle nous n'avançons pas sans un certain malaise et, surtout, pas au même rythme. Or la cohésion du groupe repose sur le partage d'une même réalité dans un même espace-temps... Pour lutter contre les forces de dispersion technologique, il faut faire le point de la situation souvent et accepter de ne pas maîtriser l'information que chacun reçoit et diffuse, minute par minute, par des canaux variés mais convergents vers le même appareil éminemment personnel : le téléphone portable, cette excroissance de nous-mêmes, dont par ailleurs la fonctionnalité de base a rapidement été rendue caduque... Le réseau belge étant saturé. Rumeurs, affolements, inquiétudes, soucis légitimes, données factuelles, mesures politiques, tout se mêle en un même magma qui ne peut que nourrir l'angoisse et la peur plutôt que la raison.



Ne pensons pas pour autant que nos poilus, pétris par la peur et le traumatisme des bombardements, obéissaient à des décisions stratégiques cohérentes...

« Je m'empresse de dire que la guerre ça n'est pas beau et que, surtout, ce qu'on en voit quand on y est mêlé comme exécutant, un homme perdu dans le rang, un matricule parmi des millions d'autres, est par trop bête et ne semble obéir à aucun plan d'ensemble mais au hasard. A la formule marche ou crève on peut ajouter cet autre axiome : va comme je te pousse ! Et c'est bien ça, on va, on pousse, on tombe, on crève, on se relève, on marche et l'on recommence. De tous les tableaux des batailles auxquelles j'ai assisté je n'ai rapporté qu'une image de pagaïe. Je me demande où les types vont chercher ça quand ils racontent qu'ils ont vécu des heures historiques ou sublimes. Sur place et dans le feu de l'action on ne s'en rend pas compte. On n'a pas de recul pour juger et pas le temps de se faire une opinion. L'heure presse. C'est à la minute. Va comme je te pousse. Où est l'art militaire là-dedans ? Peut-être qu'à un échelon supérieur, à l'échelon suprême, quand tout se résume à des courbes et à des chiffres, à des directives générales, à la rédaction d'ordres méticuleusement ambigus dans leur précision, pouvant servir de canevas au délire de l'interprétation, peut-être qu'on a alors l'impression de se livrer à un art. Mais j'en doute. La fortune des armes est jeu du hasard (21). »

Ce fichu hasard par lequel ce matin 34 personnes sont mortes, arrachées à leur quotidien, à cause du délire de pseudo-martyrs qui poussent leur haine de la vie jusqu'à se réduire en morceaux, explosant leur chair dans l'espace public. Du sang et des restes humains éparpillés sur les sols de nos villes. Vision d'horreur, vision de poilus désormais partagée par une poignée de femmes, d'enfants, de vieillards, de civils donc.

**« AU VU DE LA SITUATION LE DFJC VIENT DE DÉCIDER QUE  
TOUS LES VOYAGES SUR TERRITOIRE BELGE RENTRAIENT EN CH.  
RENTREE DONC IMPOSÉE DEMAIN MATIN » (13H39).**



## *Pas Ostende*

A 14h19 nous obtenons l'exfiltration vers Reims, mercredi 23, plutôt que le rapatriement immédiat. Sur la ligne du front, le centre de Reims était presque entièrement détruit à la fin de la Grande Guerre. Nous mettrons le couvre-feu ce soir au St Christopher's Inn-Bauhaus. Renonçons aux chocolats et à la Madone de Michelange, aux moules et aux frites, à la Mer du Nord « comme dernier terrain vague »...

« Avec un ciel si bas qu'un canal s'est perdu,  
avec un ciel si bas qu'il fait l'humilité.  
Avec un ciel si gris qu'un canal s'est pendu,  
avec un ciel si gris qu'il faut lui pardonner.  
Avec le vent du nord qui vient s'écarteler,  
avec le vent du nord écoutez le craquer,  
le plat pays qui est le mien » (22).

La crise semble bien gérée et le hasard est de notre côté. Mais qu'en savons-nous au juste ? De quelles polémiques devrions-nous nous protéger ? C'est la question qui hante aujourd'hui toute autorité, tout responsable amené à prendre des décisions. Il faudra rendre des comptes sur une réalité qui se dissout dans la cacophonie ambiante comme une aspirine dans un verre d'eau. Nous faisons des réserves d'eau pour le voyage retour, essayons quelques ralentissements certes, mais rien à signaler à la frontière franco-belge, si ce n'est un petit barrage, quelques policiers bien armés affairés dans le contrôle d'une voiture au conducteur peut-être suspect au-delà de la couleur de sa peau... Adieu bleuets, pâquerettes et colchiques, nous quittons les Flandres pour la Champagne, rendons aux hippies le pouvoir des fleurs, gardons la poésie et prenons congé de la guerre pour mieux la transcender dans les restaurations de la cathédrale de Reims, où nous avons rendez-vous avec l'ange au sourire.



LES BURGERS & CROQUES  
LES BURGERS  
LES CROQUES



## *Reims*

L'année où Brel chantait son plat pays pour la première fois, De Gaulle organisait à Reims une messe de réconciliation avec le chancelier Adenauer ; dans une cathédrale conçue pour célébrer la création du monde en polychromie selon la voie des anges et celle de leurs guides ici-bas, les Rois de France ; dans une cathédrale à l'échelle du Royaume et du sacre ; dans une cathédrale encore convalescente, après le martyre de la Grande Guerre. A l'automne 14, selon les mots du reporter Albert Londres, elle n'était « plus qu'une plaie », la toiture détruite, « par la bouche des gargouilles, coul[ait] du plomb fondu » (23). 300 obus l'ont transpercée, tombant sur une foule de 2'000 sculptures.

Ici nous sommes venus célébrer en secret la mémoire de notre complice, amie et collègue décédée le premier février dernier dans un rayon de soleil. Corinne qui aurait dû être de ce voyage et que nous confions au sourire de l'ange rougi par l'incendie de septembre 14, décapité par la guerre, recollé pour la paix. Nous admirons cet ange meurtri par l'histoire du siècle, utilisé par la propagande pour lever les fonds nécessaires à la reconstruction de l'édifice ; un ange conçu sur d'autres espérances, en des temps où la lumière reflétait l'éternité à travers des vitraux que nos pollutions n'avaient pas encore ternis. Et pourtant il sourit encore. Un sourire de l'histoire dépolie à la face d'un ange qui pèse 3 tonnes, mesure 3 mètres, a vu passer 300 obus et s'est brûlé les ailes au contact des hommes en guerre, mais veille sur nous avec une bienveillance infinie en inclinant la tête pour ne pas trop nous intimider...

Fabienne Brasey-Taric

Morges, le 7 avril 16

Avec les photos de Pierre Nydegger (pages 45-47)

(1) La bataille s'est déroulée du 21 février au 19 décembre 1916.

(2) Strophe de *La chanson de Craonne* qui a connu de nombreuses variations au fil des combats, entre 1915 et 1917.

(3) Dont 160'000 Français.

(4) D'après la fin du texte de Blaise Cendrars, *J'ai tué* [1918], in *La main coupée et autres récits de guerre*, Denoël, 2013, p. 18.

(5) Les avions c'est d'abord pour l'espionnage, plus tard pour bombarder. Aujourd'hui ce sont les drones qui tuent ou ... les attentats suicides.

(6) Lettre du 17 mai 1917, à sa fiancée.

(7) Lettre datée de 1916, citée par Gwenaëlle Abolivier, publiée en ligne le 22 février 2016, in <https://gwenaelleabolivier.wordpress.com/2016/02/22/verdun-des-lettres-de-survie/>.

(8) Blaise Cendrars, *J'ai saigné* [1938], in *La main coupée et autres récits de guerre*, Denoël, 2013, p. 382.

(9) Le poète manchot y écrit, en 1916, son premier texte de la main gauche en regardant les enfants jouer à la guerre.

(10) Richard Werly, « Le terroriste errant », in *Le Temps*, dimanche 20 mars 2016.

(11) Blaise Cendrars, *La main coupée* [1946], in *La main coupée et autres récits de guerre*, Denoël, 2013, p. 77.

(12) Julie Maeck, « Bombardements et guerre chimique », in *Les Journaux de Guerre 1914-1918*, 20, BNF, septembre 2014.

(13) Philippe Plumet, « Fiche sur le Boyau de la Mort (Dixmude) », in <http://www.europe14-18.eu> (*Regards croisés sur la première guerre mondiale*), consulté le 3 avril 2016.

(14) *Idem*.

(15) *Idem*.

(16) *Idem*.

(17) Selon la poésie des dictionnaires...

(18) Amandine Thiry, « Les poumons en feu. Rencontre avec le gaz asphyxiant », in *Les Journaux de Guerre 1914-1918*, 20, BNF, septembre 2014.

(19) Inaugurée en 1927, elle est construite où se dressait l'ancienne porte des fortifications Vauban dont il ne reste, sauf erreur, plus que les casemates.

(20) Blaise Cendrars, *La main coupée* [1946], in *La main coupée et autres récits de guerre*, Denoël, 2013, p. 79.

(21) Blaise Cendrars, *La main coupée* [1946], in *La main coupée et autres récits de guerre*, Denoël, 2013, p. 77.

(22) Chanson de Jacques Brel, sortie en 1962, 2'40.

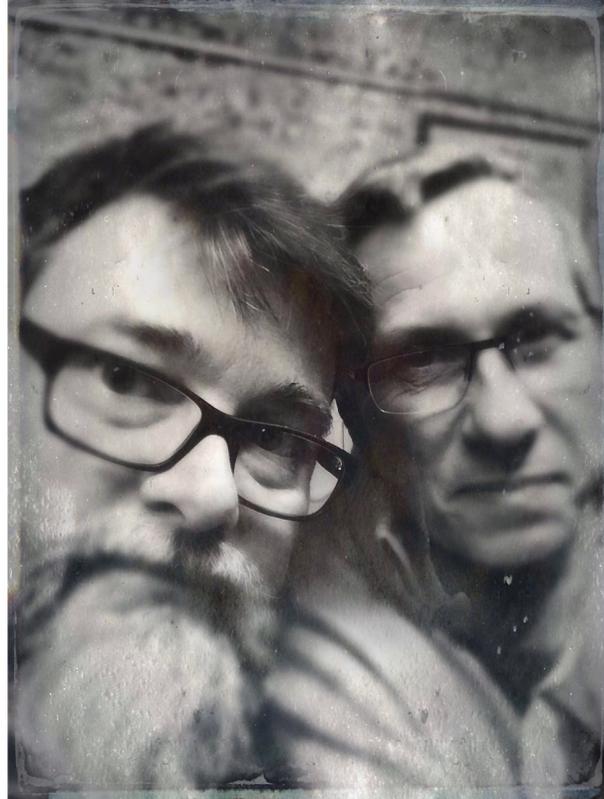
(23) Albert Londres, in *Le Matin*, 29 septembre 1914.















## Gymnase de Morges

Nous vous remercions d'avance de faire  
moins de bruit possible à votre arrivée et  
de respecter la clientèle.

■ Bonne nuit à tous



## Verdun - Bruges - Ypres - Reims

---

Notre voyage d'étude a été conçu comme un voyage thématique sur les traces de la Première Guerre mondiale, le long des 800 km de la ligne du front occidental, avec néanmoins quelques échappées culturelles et gastronomiques.

Nous en revenons bouleversés par la violence d'une guerre qui se ressent, cent ans après, dans les paysages sculptés d'obus, dans les objets et les témoignages, dans les milliers de tombes alignées, dans les monuments aux morts, dans les cérémonies du souvenir et, surtout, dans la poésie et la littérature.

Nous n'aurons pas pu voir Ostende, ni la mer du Nord, en raison des attentats du 22 mars 2016. Mais nous aurons célébré la paix dans les plaies cicatrisées de la cathédrale de Reims, bercés par le sourire de l'ange.

Fabienne Brasey-Taric - Emilio Valentino - Louis-Philippe L'Hoste - Pierre Nydegger